Filtrer la catégorie de l'adverbe à l'aune de l'histoire de la grammaire

Sophie PIRON

Université du Québec à Montréal

Résumé

L'étude analyse d'abord un corpus de grammaires contemporaines pour y relever les caractéristiques définitoires que l'on attribue actuellement à l'adverbe. Elle replace ensuite chaque critère dans l'histoire de la grammaire, permettant ainsi de déceler des tangentes prises au fil du temps. Elle cible par la suite des listes traditionnelles d'adverbes qui présentent des configurations syntaxiques et sémantiques contrevenant à la notion d'« adverbe ». Elle procède alors à un filtrage de ces mots et les reverse dans les catégories aux caractéristiques desquelles ils répondent.

Abstract

The study first analyzes a corpus of contemporary grammars in order to identify the defining characteristics that are currently attributed to the adverb. It then replaces each criterion in the history of grammar, thus making it possible to detect tangents taken over time. The study also targets traditional adverb lists which present syntactic and semantic configurations that contravene the notion of adverb. Finally, it proceeds to a filtering of these words and reverse them in the categories to the characteristics of which they correspond.

Introduction

« Classe poubelle » (Chervel 1977 : 251), « catégorie fourre-tout » (Guimier 1996 : 1), l'adverbe est la cible de critiques depuis longtemps maintenant (Togebly 1965 ; Lyons 1970 ; Jackendoff 1972 ; Creissels 1988 ; Feuillet 1988 ; Blumenthal 1990 ; Jones 1996 ; Wilmet 2010 ; etc.).

Les mêmes griefs reviennent, et les propositions d'amendement tendent vers des suggestions de reclassement assez semblables. Ainsi Wilmet (2010) et Gross (2012) se rejoignent sur bien des points. La réflexion semble même gagner la didactique de la grammaire :

En dépit de ces réelles avancées, diverses zones d'indécision subsistent, dont nous ne mentionnerons que les deux nous paraissant les plus problématiques. La première tient à ce que la réorganisation et le réétiquetage des catégories grammaticales sur la base de leur distribution objective sont demeurés partiels et incomplets : à titre d'exemple, la distinction essentielle entre les adverbes « déictiques » (*ici, maintenant, etc.*) et les autres adverbes (*très, lentement, etc.*) est toujours éludée, ce qui empêche la mise en évidence de leurs différences de comportement syntaxique. (Chartrand 2016 : 22)

Pourtant, la grammaire scolaire reste sourde aux tentatives de changement, et trop de linguistes aussi. Comme le soulignait Lagarde (1988 : 103) à propos des parties du discours, « malgré des déclarations fracassantes sur le peu de valeur scientifique de la partition traditionnelle, la pratique dominante consiste donc à la conserver ». De fait, des études incontournables sur l'adverbe, comme celles de Schlyter (1977), Gross (1986), Nøjgaard (1992-1995) ou Van Raemdonck (1996) n'ont pas démantelé la catégorisation traditionnelle.

L'étude que nous proposons pointe ce qui nous semble représenter des failles, d'une part, dans la définition traditionnelle de l'adverbe, d'autre part, dans les listes d'adverbes en résultant. Notre angle d'approche est historique. Nous retraçons l'histoire de certains pans de la définition adverbiale en nous interrogeant sur les orientations insufflées au fil du temps. Nous pensons que c'est en mettant au jour certaines filiations et en prenant ce recul historique – autrement dit, en adoptant la perspective qu'offre l'histoire de la grammaire – qu'une réévaluation de la catégorie de l'adverbe devient envisageable, et surtout justifiée. La perspective historique met également en lumière les voies de réanalyse à emprunter. Nous proposons, sur cette base, de filtrer les mots traditionnellement étiquetés comme adverbes et d'en expurger la liste. De nombreux adverbes seront ainsi reversés dans d'autres catégories : le mot-phrase, l'adjectif, la préposition, le pronom et le coordonnant.

1. l'adverbe dans les grammaires contemporaines

Cette section repose sur un corpus volontairement hétérogène de 46 grammaires parues entre 1964 (Chevalier *et al.*) et aujourd'hui¹. Il mêle des textes appartenant à différents courants, tant savants que scolaires. Il permet ainsi d'appréhender le discours grammatical dans sa complexité, dans sa diversité. Ces textes forment une bonne partie du marché grammatical francophone contemporain, défini par les maisons d'édition, mais aussi les ministères de l'Éducation lorsqu'ils proposent des publications officielles (CIIP 2013 pour la Suisse ; Monneret & Polli 2021 pour la France). Il s'agissait de construire un corpus représentatif des idées qui circulent actuellement à propos de l'adverbe, à travers des ouvrages aux objectifs parfois très différents. Ces publications s'inscrivent, pour la plupart, en grammaire dite *moderne*. À ce titre, le caractère notionnel a été évacué des définitions des classes de mots – ce qui était le choix de la grammaire traditionnelle pour définir les parties du discours (Piron 2010) – au profit d'une perspective syntaxique au premier chef (sont en effet considérés des critères distributionnels et syntagmatiques), mais faisant aussi intervenir la morphologie et la morphosyntaxe.

Les grammaires du français jouent souvent de détours pour définir l'adverbe. Si elles en donnent la définition traditionnelle, c'est avec une certaine circonspection. D'ailleurs, la précision *habituellement* ou la qualification de *traditionnelle* ou de *classique*, que l'on ne rencontre pas en général dans les définitions des autres parties du discours, montre l'insatisfaction qu'engendre l'adverbe :

Classiquement, l'adverbe peut être défini par trois caractéristiques : il est invariable, dépendant et intransitif. (Arrivé *et al.* 2005 : 45)

Le chapitre que les grammaires lui consacrent additionne souvent les remarques. Se côtoient ainsi, d'une part, le constat de l'hétérogénéité au sein de la classe :

1. Les dates sont celles de la première édition : Abeillé *et al.* (2021), Arrivé *et al.* (1986), Aslanides (2001), Bayol *et al.* (1995), Bertrand-Savard *et al.* (2013), Bled *et al.* (2007), Boivin et Pinsonneault (2008), Bonenfant *et al.* (2003), Bosquart (1998), Breckx (2012), Cellier *et al.* (2010), Chartrand *et al.* (1999), Cherdon (1985), Chevalier *et al.* (1964), Christensen *et al.* (1995), Christophe (2013), CIIP (2013), Clamageran *et al.* (2001), De Villers (2003), Delatour *et al.* (2004), Denis et Sancier-Chateau (1994), Dubois et Lagane (1973, 2009), Éluerd (2002, 2009), Gardes-Tamines *et al.* (2015), Genevay (1994), Gobbe et Tordoir (1984), Grevisse et Goosse (1980, 1986), Kostrzewa (2011), Laporte et Rochon (2007), Laurent et Delaunay (2012), Le Goffic (1993), Lecavalier *et al.* (2006), Lefrançois (2013), Maingueneau (1991, 1994), Maisonneuve (2003), Monneret et Polli (2021), Narjoux (2018), Pellat et Fonvielle (2016), Riegel *et al.* (1994), Van Raemdonck *et al.* (2011), Wilmet (1997, 2007).

Il n'en reste pas moins que tous les adverbes ou quasiment tous peuvent assumer des emplois si divers qu'aucun classement ne peut les saisir complètement. (Éluerd 2008 : 139)

En dépit d'une apparente unité formelle – l'adverbe est un mot invariable – cette catégorie grammaticale se révèle à l'examen assez peu homogène, intégrant des mots d'origine et de fonctionnement différents. (Denis & Sancier-Chateau 1997 : 19)

Les adverbes forment une catégorie considérée résiduelle. (Riegel *et al.* 2021 : 646)

Et, d'autre part, une définition par la négative :

l'on range habituellement [dans les adverbes] les termes invariables qui ne sont ni des prépositions, ni des conjonctions, ni des interjections. (Riegel *et al.* 2021 : 646)

sont classés comme adverbes les mots invariables qui ne sont ni pourvus de régime (comme les prépositions), ni ligateurs (ou mot de liaison comme les conjonctions), ni mots autonomes exprimant l'affectivité (comme les interjections). (Narjoux 2021 : 393)

En outre, les propriétés systématiquement relevées sont l'invariabilité et la dépendance par rapport à un autre mot ou constituant. Cette dernière est envisagée tantôt comme un phénomène de complémentation (Chevalier *et al.* 1964 ; Denis & Sancier-Chateau 1997 ; Grevisse & Goosse 2016) ou de détermination (Maingueneau 1999), tantôt comme un phénomène de modification ou de qualification (Arrivé *et al.* 1986), sans pour autant que l'un empêche l'autre au fil des explications :

L'adverbe est un mot invariable dont le rôle est d'apporter un élément complémentaire à un verbe [...], un adjectif [...], un adverbe [...], un groupe de mots ou une proposition. (Chevalier *et al.* 2002 : 414)

L'adverbe n'a pas d'autonomie syntaxique, il a besoin d'un support auquel se rattacher. Dès lors, son statut est bien celui d'un complément de verbe [...], d'adjectif [...], d'adverbe [...], de préposition [...], de phrase [...], de nom [...]. (Denis & Sancier-Chateau 1997 : 20)

L'adverbe est un mot invariable qui est apte à servir de complément à un verbe, à un adjectif, à un autre adverbe [...]. (Grevisse & Goosse 2016 : § 954)

Ils [les adverbes] déterminent les constituants les plus divers. (Maingueneau 1999 : 92)

Certains [adverbes] peuvent qualifier plus d'une catégorie (*peu, trop, assez* sont à la fois adverbes de verbe et d'adjectif). Exceptionnellement, un adverbe peut qualifier un nom (*des gens bien, la roue arrière*). (Arrivé *et al.* 2005 : 45)

L'adverbe est un mot invariable qui peut se rapporter à un verbe (*Elle agit fermement*), à un adjectif (*une écriture peu lisible*) ou à un autre adverbe (*Elle travaille très sérieusement*). (Monneret & Polli 2021 : 39)

Ce flou fonctionnel transparait dans l'évitement fréquent des ouvrages à nommer clairement la fonction occupée par l'adverbe. On trouve plutôt des descriptions de ce que fait cette classe de mots, descriptions qui sont par ailleurs d'une grande polyvalence puisque *l'adverbe complète, détermine, qualifie, se rapporte, modifie*². Certaines publications sortent toutefois de l'ornière. Ainsi le référentiel CIIP (2013 : 138) liste-t-il quatre fonctions pour l'adverbe : modificateur (*très jolie, longtemps après la sonnerie*, etc.), modalisateur (*malheureusement, je n'ai aucune solution*), complément de phrase (*demain, nous partons pour la Thaïlande*) ou complément de verbe (*nous resterons ici*).

Pour ce qui est des grammaires scolaires et grand public³, elles préfèrent insister sur des critères d'application aisée : l'invariabilité, à laquelle elles ajoutent parfois le caractère facultatif⁴ et l'absence de complément⁵. Elles peuvent aussi fournir des classements sémantiques, associés à des listes d'adverbes. Ces classements – particulièrement commodes puisqu'ils proposent une définition en extension – reprennent, sans toutefois le préciser, la notion traditionnelle de « circonstances »⁶ en répartissant les adverbes en adverbes de temps, de lieu, de manière, de quantité, etc⁷. Si la terminologie classique a disparu, l'architecture conceptuelle demeure. Seuls deux ouvrages de notre corpus⁸ associent encore explicitement *adverbes* et *circonstances* (Christensen *et al.* 2005 ; Maingueneau 2007). À cet égard, l'angle sémantique constitue le mode de classement que privilégie le référentiel de Van Raemdonck *et al.* (2015). Les types d'adverbes retenus au sein de la classe ont cependant été modernisés puisqu'ils ne reproduisent plus la liste des circonstances, mais se répartissent désormais en quantifiants, caractérisants, modaux et évaluatifs.

-
2. Le flou terminologique n'est toutefois pas limité à la fonction qu'occupe l'adverbe. Ainsi, l'adjectif en pâtit aussi.
 3. Notamment Bled *et al.* (2007), Bonenfant *et al.* (2003), Christensen *et al.* (1995), Christophe (2013), Clamageran *et al.* (2001), De Villers (2003), Genevay (1994), etc.
 4. Genevay (1994), Clamageran *et al.* (2001), Kostrzewa (2011), Lecavalier (2006), Laurent et Delaunay (2012), Bertrand-Savard *et al.* (2013), Christophe (2013), Lefrançois (2013), Pellat et Fonvielle (2016). Des grammaires de référence utilisent aussi ce critère pour définir l'adverbe : Denis et Sancier-Chateau (1994), Riegel *et al.* (1994).
 5. Christensen *et al.* (2005), De Villers (2009), Laurent et Delaunay (2012), Pellat et Fonvielle (2016). Parmi les grammaires de référence utilisant aussi le critère de l'intransitivité pour définir l'adverbe, citons : Chevalier *et al.* (1964), Arrivé *et al.* (1986), Denis et Sancier-Chateau (1994), Riegel *et al.* (1994), Éluerd (2008), Narjoux (2018).
 6. L'approche sémantique de la grammaire traditionnelle a été fortement critiquée et est profondément remise en question dans la grammaire moderne (notamment Nadeau et Fisher, 2006). Les notions d'« objet » et de « circonstances » figurent au premier plan de la critique.
 7. Dubois et Lagane (1973, 2009), Grevisse et Goosse (1980, 1986), Cherdon (1985), Bosquart (1998), Chartrand *et al.* (1999), Maisonneuve (2003), De Villers (2003), Delatour *et al.* (2004), Lecavalier (2006), Bled *et al.* (2007), Laporte et Rochon (2007), Bonenfant (2008), Kostrzewa (2011), Breckx (2012), Laurent et Delaunay (2012), Bertrand-Savard *et al.* (2013), Christophe (2013), Pellat et Fonvielle (2016).
 8. Une analyse plus fine de ce corpus fait, en partie, l'objet de Piron (2019).

La définition contemporaine de l'adverbe se voit donc souvent envisagée comme un héritage plutôt embarrassant, que l'on a quelque peu dépoussiéré en évacuant la notion de « circonstances » et que l'on a modernisé en introduisant le concept de « groupe » ou de « syntagme adverbial »⁹. Excepté Wilmet, qui offre au final un critère définitoire unique (l'adverbe est « un syntagme nominal prépositionnel synthétique » [Wilmet 2007 : 124 ; 2010 : 350]), les grammaires font habituellement appel à une conjonction de propriétés – invariabilité, dépendance, intransitivité et sémantique issue des circonstances –, chacune étant nécessaire, mais non suffisante pour définir l'adverbe.

Face à cet héritage, les linguistes adoptent deux attitudes diamétralement opposées. La première – la plus fréquente – consiste à accepter la catégorisation existante et à tenter de proposer une analyse englobante des unités traditionnellement classées comme adverbes. La classe est alors subdivisée selon les niveaux syntaxiques auxquels peut intervenir un adverbe. Par exemple, Riegel *et al.* (2021) subdivisent les adverbes selon qu'ils modifient un constituant de phrase ou une phrase, qu'ils marquent un type de phrase, qu'ils équivalent à une phrase ou qu'ils jouent un rôle de connexion. Ainsi, cette option, qui conserve la liste traditionnelle des adverbes, ne propose pas de réviser la définition de la catégorie.

La seconde attitude prend véritablement acte du constat de « classe fourretout » (Garde 1983 : 3) et refuse le classement reçu en héritage. Elle impose, d'une part, de repenser la définition de l'adverbe, d'autre part, de réviser l'appartenance de bon nombre de mots à cette classe (par exemple, *ici*, *après*, *cher*). La recatégorisation conduit forcément à une réduction du nombre d'adverbes, ce que d'aucuns pourraient qualifier d'atomisation, mais mène parallèlement à un resserrement des unités au sein de la classe, puisque celles-ci montreront un comportement moins hétérogène. Les unités extraites du bassin traditionnel doivent être reclassées. En théorie, le transfert peut être dirigé soit vers une seule autre catégorie syntaxique, soit vers plusieurs d'entre elles. Les adverbes ayant été traditionnellement catégorisés sur la base de leur appartenance à la sémantique des circonstances et de leur fonction adverbiale croisée avec leur fixité morphologique, il est normal qu'ils présentent des comportements syntaxiques variés. Il faut donc accepter la possibilité d'un éclatement catégoriel du bassin traditionnel d'adverbes. Notre position adhère à cette option.

C'est une voie dans laquelle s'est engagée la *Grande grammaire du français* [GGF] (Abeillé *et al.* 2021). Tout en reprenant des éléments traditionnels de

9. Gobbe et Tordoir (1984), Genevay (1994), Riegel *et al.* (1994), Chartrand (1999), Clamageran *et al.* (2001), Bonenfant (2003), Maisonneuve (2003), Lecavalier (2006), Laporte et Rochon (2007), Éluerd (2008), Kostrzewa (2011), Laurent et Delaunay (2012), Christophe (2013), Lefrançois (2013). Les grammaires québécoises font presque toutes usage de la notion de « groupe adverbial ».

la définition (invariabilité, absence habituelle de complément, ajout au verbe ou à une autre catégorie), la GGF accorde une importance capitale au test de positionnement, selon lequel un adverbe peut se placer entre l'auxiliaire et le participe passé (un test qu'avait exploité Ruwet [1967] pour départager des ensembles d'adverbes), mais aussi avant l'infinitif.

Le travail de reclassement que nous présentons dans les sections suivantes prend pour point de départ les critères de définition mis en lumière par l'analyse du corpus de grammaires contemporaines, soit la dépendance, l'invariabilité, l'intransitivité et les circonstances. Ils sont d'abord envisagés sous l'angle historique que permet l'histoire de la grammaire, et ensuite discutés dans une perspective synchronique sur les plans syntaxique et sémantique.

2. La dépendance et l'invariabilité

Le corpus contemporain analysé dans la section précédente a permis de constater que la dépendance et l'invariabilité sont deux propriétés des adverbes systématiquement relevées. Elles sont également profondément enracinées dans la définition de l'adverbe et pèsent sur l'analyse de certaines constructions qui mettent en jeu la frontière entre l'adverbe et l'adjectif.

2.1. La dépendance et l'invariabilité, historiquement

Depuis l'Antiquité gréco-latine, l'adverbe est envisagé comme un mot portant habituellement sur un verbe, et un parallélisme est tracé avec l'adjectif qui porte, lui, sur un nom (Lallot 2019 ; Colombat 2019), une vision qui a été reprise par la tradition française :

L'adverbe est une partie sans article, la signification duquel se joint communément aux verbes qualifiant leur action, ou passion, tout ainsi que fait l'adjectif les noms appellatifs ou propres, comme *l'homme sage se gouverne sagement*. (Meigret 1550 : 125, orthographe modernisée)

[L'adverbe] joue, à l'égard du verbe, le même rôle que l'adjectif à l'égard du nom ; c'est, en quelque sorte, l'adjectif du verbe. (Grevisse 1936 : § 804)

Le rapport établi avec un verbe, un adjectif ou un autre adverbe place automatiquement l'adverbe dans une relation de dépendance, caractérisant cette partie du discours par son manque d'autonomie.

L'opposition entre l'adjectif et l'adverbe est renforcée par leur comportement face à la variabilité. Jusqu'au XIX^e siècle, les grammaires établissaient une répartition au sein des parties du discours entre les mots déclinables et indéclinables, projetant dans la tradition française une distinction propre au système morphologique latin (par exemple, Gaulllyer 1722). Avec l'avènement

de la grammaire scolaire, cette distinction s'est muée en une opposition entre mots variables et invariables, plus propice à une appréhension de l'orthographe – devenue l'objectif de la grammaire (Chervel 1977) – et pouvant être mise en avant dès la présentation de l'ensemble des parties du discours (par exemple, Fabre 1787 ou Leclair & Rouzé 1874).

2.2. La dépendance, actuellement : où le bât blesse-t-il ?

Malgré le fait que l'adverbe soit défini comme ayant besoin d'un support, on trouve encore parfois dans la tradition grammaticale, mais surtout dans la tradition lexicographique, les mots *oui*, *non*, *si*, *soit*, etc. classés comme adverbes d'affirmation et de négation. Ainsi chez Grevisse (1936), Dubois et Lagane (1973), Pellat et Fonvielle (2016) ou encore dans la GGF (2021), il s'agit d'adverbes qui équivalent à une phrase ou à une proposition. Nous pensons, notamment avec Arrivé *et al.* (1986) et Grevisse et Goosse (2016), que leur capacité à être indépendants doit les faire basculer vers la classe des mots-phrases¹⁰, c'est-à-dire ces mots jouissant d'autonomie, pouvant exister seuls, et ayant parfois subi un processus de figement (*d'accord*, *tant mieux*, etc.). Lorsqu'un mot-phrase est inséré dans une phrase, il a la fonction de complément de phrase (de communication) (Piron 2022).

2.3. L'invariabilité, actuellement : où le bât blesse-t-il ?

L'importance accordée à l'invariabilité dans la définition de l'adverbe pèse sur les analyses que propose la tradition grammaticale et lexicographique pour un bassin d'adjectifs ne variant pas et pouvant apparaître :

- à droite d'un verbe (*payer cher*) : *chaud*, *cher*, *clair*, *court*, *doux*, *droit*, *dur*, *faux*, *net*, etc. ;
- à gauche ou à droite d'un autre adjectif (*ils sont fin prêts*, *hachés menu*) : *court*, *flambant*, *fin*, *haut*, *menu*, *petit*, *ras*, *serré*, etc. ;
- à gauche d'une préposition (*juste sous les coussins*) : *droit*, *juste*, *même* ;
- à gauche d'un déterminant (*feu la reine*) : *bas*, *haut*, *feu*, *même*, etc. ;
- à gauche d'un pronom ou d'un subordonnant (*même elles*, *même quand il pleut*).

Les formes qui modifient un verbe sont décrites au moyen d'une terminologie très fluctuante : adjectifs employés comme adverbes, adverbes par conversion,

10. Dans Piron (2017, 2022), nous subdivisons la classe des mots-phrases en trois sous-groupes : les mots-phrases de communication (*oui*, *d'accord*, etc.), ceux d'émotion (interjections *ah*, *zut*, etc.) et ceux d'imitation (onomatopées *atchoum*, *bang*, etc.).

adjectifs devenus adverbes ou encore adjectifs invariés¹¹. Dans la majorité des cas, l'analyse en adverbe est bien présente, malgré des détours rhétoriques. En dehors des cas engageant une relation avec un verbe, certains mots sont préférentiellement catégorisés en adverbes (*même, juste*), contrairement à d'autres (*feu, grand, large*). Or Wilmet (2010) et Gross (2012) mettent en garde contre une analyse qui associe un peu hâtivement invariabilité et adverbe :

Il ne faut pas en conclure que toute forme invariable soit automatiquement de nature adverbale. (Gross 2012 : 282)

L'adverbe [...] doit sans doute à l'*invariabilité* une bonne part de sa fortune scolaire et sa propension annexionniste. De « l'adverbe est un mot invariable », les férus d'orthographe ont eu vite fait de tirer « ce mot invariable est un adverbe ». (Wilmet 2010 : 340)

Quatre arguments doivent être avancés pour refuser la catégorisation en adverbes des formes évoquées plus haut. Le premier est d'ordre morphologique. Un accord jugé inhabituel (l'adverbe *tout*, au sens de *très*, dans *toutes contentes*¹²) ou l'absence d'accord (le participe passé dans *elles ont regardé la série*) n'engagent pas, en principe, de recatégorisation des classes de mots concernées. En effet, la catégorisation ne repose pas sur la variation effective d'un mot en contexte, mais sur sa capacité morphologique à varier selon la fonction occupée. Dès lors, les unités lexicales envisagées ici (*net, cher, même, juste*, etc.) doivent être traitées comme des adjectifs sur le plan morphologique, mais se trouvant dans des contextes syntaxiques bloquant l'accord.

Le deuxième argument entremêle la morphologie et la paradigmatique. Dans les séquences comme *trancher net, parler bas, payer cher*, l'existence d'unités lexicales en *-ment* aux côtés d'adjectifs correspondants (*net/nettement, bas/bassement, cher/chèrement*, etc.) et la possibilité de les utiliser assez souvent, mais pas systématiquement (Delsaut 2013), de manière concurrente dans les mêmes contextes, avec une nuance sémantique plus ou moins forte, impose de considérer que l'on est face à des mots de catégories différentes, mais employés avec la même fonction. Ces séquences commutent d'ailleurs avec des syntagmes qui ne sont pas classés comme adverbes : *trancher avec netteté, avec assurance ; parler avec précaution, avec bassesse ; payer une grosse somme ; etc.* Des subordinées au mode participe sont également possibles : *parler en ne faisant pas beaucoup de bruit, en médissant*, etc. Une équivalence fonctionnelle (voire sémantique) ne mène pas à une équivalence catégorielle¹³.

-
11. Cette dernière dénomination nous semble la seule acceptable si l'on veut insister sur l'absence d'accord dans ces contextes.
 12. D'ailleurs, la règle d'accord a été fabriquée (Bouard & Glikman 2018).
 13. « La confusion entre nature et fonction adverbales constitue le point de départ de l'application de la notion de dérivation impropre aux adjectifs invariés » (Delsaut 2013 : 45). On peut aussi

Le troisième argument s'inscrit sur l'axe syntagmatique, mais ne concerne que les adverbes portant sur un verbe. Ceux-ci peuvent être positionnés entre l'auxiliaire et le participe passé ou devant l'infinitif, ce qui n'est pas autorisé pour un adjectif invarié (*elle a durement travaillé, *elle a dur travaillé ; durement travailler, *dur travailler*). Celui-ci ne peut donc recevoir le statut d'adverbe. C'est d'ailleurs ce que soutient la GGF (2021).

Le quatrième argument prend place en morphosyntaxe et s'appuie sur la fonction de modifieur. Cette fonction module le sens d'un mot sur un continuum de valeurs ou temporel : *marcher lentement, marcher pendant une heure* (Piron 2022). C'est la fonction du syntagme adjectival dans *voir net*. La présence d'un adjectif en expansion d'un verbe non attributif n'a rien de problématique en soi, sauf si l'on reste pris dans le carcan de la tradition, où l'adjectif est défini comme un mot mis en rapport avec un substantif – que celui-ci soit adjacent ou médiatisé au moyen d'un verbe attributif – et où c'est à l'adverbe seul que reviendrait la modification du verbe. Dans une construction comme *voir net*, l'adjectif porte avant tout sur le procès, même s'il peut en cibler certains éléments, comme un objet sous-entendu (Moline & Stosic 2016). Or ce support verbal ne possède aucun trait de genre ni de nombre, mais bien des traits de personne¹⁴, auxquels un adjectif reste imperméable. Il est donc normal que l'adjectif qui modifie un verbe conserve la forme non marquée, à savoir le masculin singulier.

Parallèlement, un adjectif peut exercer la fonction de modifieur à l'égard d'une séquence nominale actualisée par un déterminant (*feu la reine, même les pompiers, etc.*¹⁵) ou d'un autre adjectif (*fin prêtes*¹⁶) et rester hors de portée d'une relation d'accord. Un adjectif peut aussi modifier d'autres constituants qui ne comportent, par ailleurs, pas de traits de genre ni de nombre : un syntagme prépositionnel (*même sous la table*) ou une subordonnée (*juste si vous le voulez*). Enfin, pour tous les adjectifs envisagés dans cette section, il est peu économique de postuler des dédoublements adjectif/adverbe dans le stock lexical pour expliquer l'absence d'accord dans des contextes au demeurant bien caractérisés.

évoquer ici la position selon laquelle les adverbes en *-ment* seraient en fait des adjectifs, dont la flexion *-ment* est spécifique aux situations de modification non nominale (Hjemslev 1928 ; Aronoff 1994 ; Dal 2007, 2018 ; Hummel & Gazdig 2021). Dès lors, en l'absence de cette flexion, la forme masculine non marquée ne rend que plus évidente la catégorisation en adjectif.

14. Outre les flexions de temps et de mode, la grammaire traditionnelle caractérise le verbe en termes de personne et de nombre (1^{re} personne du singulier, du pluriel, etc.). Il est désormais assez courant d'aborder ces traits différemment : rangs ou personnes 1 à 6. Dans tous les cas, un verbe ne transfère pas de traits de genre et de nombre à un adjectif. Un verbe ne s'accorde pas non plus en genre et en nombre avec son sujet, mais uniquement en personne. L'accord du participe passé, en revanche, repose sur le transfert de traits de genre et de nombre.
15. Des séquences figées telles que *haut les mains, bas les pattes* suivent ce gabarit. Les quantifiants *seul* et *tout* dans cette construction dérogent à l'absence d'accord. *Tout* est alors souvent considéré comme (pré)déterminant.
16. L'accord relève d'emplois non standard (*elle est fine prête, c'est une écharpe tricotée serrée, voilà une famille tissée serrée, etc.*) ou d'emplois anciens passés dans la norme (*des fenêtres grandes ouvertes, des fleurs larges écloses*).

3. L'intransitivité

Le critère de l'intransitivité permet traditionnellement de soutenir la différence entre la préposition (par exemple, *elle est arrivée après lui*) et l'adverbe (*elle est arrivée après*). Dans ce qui suit, nous retraçons brièvement l'histoire de l'intransitivité adverbiale en y pointant certaines dérives, ce qui permettra de réanalyser des mots classés comme adverbes sur la base de ce critère.

3.1. L'intransitivité, historiquement

Priscien, dans l'*Ars grammatica*, a utilisé la transitivité pour établir une différence entre l'adverbe et la préposition (Colombat 2019). Ainsi, l'adverbe ne fait pas transiter de relation syntaxique sur un nom ni ne fait transiter de cas sur ce nom qui le suit, à l'inverse de la préposition. Cette opposition, absente de la tradition donatienne, apparaît dans certaines grammaires françaises. On la repère pour la première fois chez Oudin (1632), où elle n'est qu'exemplifiée :

Les mêmes prépositions se mettent aussi pour adverbes en plusieurs occasions, lorsque le sens les y oblige. (Oudin 1645 [1632] : 260)

Plus tard, Mauger (1653) et Chiflet (1659) préciseront que l'adverbe relève d'un emploi absolu :

quelques prépositions deviennent adverbes quand elles sont mises absolument (Mauger 1688 [1653] : 62)

Vous discernerez l'adverbe de la préposition, en ce que celui-là ne régit point de nom après lui, et celle-ci en régit toujours quelqu'un. D'où s'ensuit que plusieurs prépositions deviennent adverbes quand elles sont mises absolument, et sans régir aucun cas de quelque nom. (Chiflet 1659 : 100)

Fait notable, il s'agit d'une opposition de surface, qui s'inscrit sur l'axe syntagmatique et repose sur la présence ou l'absence d'un nom après la préposition ou l'adverbe. Par la suite, l'opposition a, en partie, été déplacée sur l'axe paradigmatique et augmentée d'un versant sémantique. L'adverbe est alors défini comme une partie du discours équivalant sémantiquement à une préposition suivie de son régime. C'est ce que proposent Arnauld et Lancelot (1660 : 88) :

Car la plupart de ces particules ne sont que pour signifier en un seul mot, ce qu'on ne pourrait marquer que par une préposition & un nom : comme *sapienter*, sagement, pour *cum sapientia*, avec sagesse : *hodie* pour *in hoc die*, aujourd'hui.

La définition port-royaliste de l'adverbe sera exploitée dans bon nombre de grammaires (Restaut 1730 ; Du Marsais 1751 ; Beauzée 1767 ; Girault-Duvivier 1811 ; Noël & Chapsal 1823 et Larive & Fleury 1875), avant de se dissiper :

D[emande]. Qu'entendez-vous quand vous dites que l'adverbe a de lui-même un sens complet & sans régime ? R[éponse]. J'entends que sa signification est indépendante de ce qui peut le précéder ou le suivre. Ainsi, *justement* signifie toujours par lui-même *avec justice*, de quelque mot qu'il puisse être suivi ou précédé. (Restaut 1732 [1730] : 338)

De ce que les adverbes renferment dans leur signification l'idée expresse du terme conséquent, il s'ensuit que tout Adverbe peut être décomposé par une préposition et un nom appellatif ou même par une préposition & un nom appellatif accompagné d'un adjectif : *prudenter* (prudemment) signifie *cum prudentiâ* (avec prudence) ; *convenienter* (convenablement) veut dire *ad modum convenientem* (d'une manière convenable). (Beauzée 1767, 1 : 549)

Comme le signale Odoul (2019), l'insistance sur l'opposition catégorielle a pu être renforcée par une évolution des formes *sur/dessus, sous/dessous, dans/dedans*, etc., qui se sont réparties au XVII^e siècle entre des emplois avec et sans complément exprimé. Ainsi Oudin (1645 [1632] : 262) signale-t-il : « *Dans le logis, hors du logis, sont beaucoup plus propres que dedans le logis, & dehors du logis* ». Ces emplois condamnés sont encore exposés dans des ouvrages du XIX^e siècle (par exemple, Anonyme, *Petit dictionnaire des locutions vicieuses*, 1807), justifiant ainsi d'insister sur la différence entre préposition et adverbe au moyen de l'intransitivité.

3.2. L'intransitivité, actuellement : où le bât blesse-t-il ?

En français contemporain, trois ensembles de mots, qui prêtent à questionnement, se trouvent sous le coup du critère de l'intransitivité opposant la préposition à l'adverbe.

3.2.1. Elle est arrivée après

Le premier ensemble concerne une vingtaine de mots qui, sans changer de forme, connaissent un emploi avec et sans complément : *après, avant, avec, contre, depuis, derrière, devant, entre, outre, par-delà, par-derrière, par-dessous, par-dessus, par-devant, pendant, pour, sans* et *selon*. Dans cet ensemble, en l'absence de complément (par exemple, *elle est arrivée après*), les prépositions de sens locatif et temporel – autrement dit, celles relevant d'une sémantique de circonstance – sont traditionnellement recatégorisées en adverbes, tandis qu'*avec, pour, sans* et *selon* conservent leur catégorisation en prépositions quand le complément est effacé (par exemple, *il est arrivé sans son sac / sans*). Or celui-ci représente un agent ou un objet, qui ne prend un sens d'accompagnement, de but, etc. que par la préposition.

Cette différence d'analyse sur une base sémantique – de surcroît en lien avec la notion de « circonstance » opposée à celles d'« objet » et d'« agent » – ne peut être maintenue. D'ailleurs, ces mots ne répondent pas au test que la GGF

avance pour les adverbes : ils ne peuvent être placés ni entre l'auxiliaire et le participe passé, ni devant un infinitif, à moins d'introduire celui-ci.

*Elle est après arrivée.

*Après arriver.

Certains peuvent aussi être précédés de la préposition *de*.

C'est la vie d'après / d'avant.

L'ensemble de ces mots doit être traité uniformément. Comme le souligne Borillo (1993, 2001), ces emplois absolus n'interviennent qu'en situation anaphorique ou déictique. Autrement dit, le complément est sous-entendu et récupérable. Par conséquent, la formule < *adverbe = préposition + complément* > ne peut être appliquée. Par ailleurs, Emonds (2019) insiste sur le fait que la transitivité ne peut avoir d'incidence que sur la sous-catégorisation, et non sur la catégorisation, comme c'est le cas pour les verbes : que ceux-ci soient transitifs ou intransitifs ne modifie en rien leur appartenance à la catégorie du verbe. À cet égard, Brøndal (1950), Pottier (1962), Zribi-Hertz (1984), Borillo (1993, 2001), Van Raemdonck (2001), Wilmet (2010), Gross (2012), Pellat et Fonvielle (2016), Grevisse et Goosse (2016) et la GGF (2021) prônent tous le maintien de la catégorie de préposition¹⁷. Cette position n'est d'ailleurs pas nouvelle. Landais (1835) y faisait déjà référence : « Il y a des grammairiens qui [...] n'y voient que des prépositions avec lesquelles on fait usage de l'ellipse. » (Landais 1835 : 369b).

3.2.2. Elle se trouve à proximité

Le deuxième ensemble d'adverbes suspects concerne les emplois réduits de prépositions composées parmi lesquelles on retiendra surtout : à côté de, à force

17. Ce sont des emplois de prépositions orphelines (Zribi-Hertz, 1984). Il y a « pronominalisation du syntagme prépositionnel par effacement du nom. [...] Point n'est besoin dès lors de dire que la préposition est devenue adverbe » (Van Raemdonck 2001 : 69). « Certains adverbes ne sont que des prépositions orphelines du syntagme nominal (SN) qu'elles introduisent. » (Wilmet 2010 : 343). « *Elle part avant. – Il revient après. – Tu viens avec ?* Le terme introduit par la préposition est effacé et peut être récupéré à partir du contexte ou de la situation. On parle d'emploi adverbial de la préposition. » (Pellat et Fonvielle 2016 : 199 ; la citation se trouve dans le chapitre sur la préposition, la formule sème cependant quelque doute sur la catégorisation.) « Préposition à régime implicite » (Grevisse & Goosse 2016 : § 1040). « En outre [dans la liste des adverbes de temps], *après, avant, depuis*, qui sont plutôt des prépositions à régime implicite. » (Grevisse & Goosse 2016 : § 1004 b 1) « On considère ici [*après, derrière*] qu'il s'agit toujours de la même préposition, avec le même sens, dont le complément peut être omis, mais reste implicite, comme pour *avec, contre, pour, sans*. » (GGF 2021 : 867)

de, à la suite de, à l'écart de, à l'encontre de, à l'extérieur de, à l'intérieur de, à l'occasion de, à l'opposé de, à part de, à proximité de, au-dedans de, au-dehors de, au-delà de, au-dessous de, au-dessus de, (tout) au long de, au milieu de, auprès de, en dessous de, en face de, en sus de, loin de, outre à, près de, proche de, sus à, vis-à-vis de, etc. Dans le cas de *au-dedans, au-dehors, au-delà, au-dessous, au-dessus, outre, sus, auprès, près, vis-à-vis, proche*, le cœur de la locution (*dedans, sus, près, etc.*) est une ancienne préposition s'employant sans *de*¹⁸. Sinon, le plus fréquemment, ces prépositions composées sont formées sur une base nominale (*intérieur, côté, etc.*). Ces formations s'inscrivent sur une échelle de prototypicalité face à une batterie de critères d'identification (Fagard & Stosic 2019).

Comme en 3.2.1, les prépositions (exemples 1 et 2) sont traditionnellement recatégorisées en adverbes lorsqu'elles sont employées intransitivement (exemples 3 et 4)¹⁹, avec pour seule différence qu'elles subissent une légère modification de forme et perdent le *de* ou le *à* final de leur composition :

- (1) L'école se trouve à proximité de la maison.
- (2) Ils sont passés outre à cette recommandation.
- (3) L'école se trouve à proximité.
- (4) Ils sont passés outre.

Or les constats établis précédemment valent ici aussi (par exemple, Wilmet 2010) : sans complément exprimé, les formes intransitives doivent être analysées comme des prépositions. Comment expliquer toutefois la perte de *à* et *de* ? *À* et *de* ne font pas partie intégrante de la séquence prépositionnelle (Adler 2001 ; GGF 2021), et sont, dans ces compositions, de simples prépositions de ligature, au même titre que les prépositions qui introduisent le complément d'un adjectif ou d'un verbe. En l'absence du complément, le ligateur prépositionnel *à* ou *de*, qui le reliait à ce qui précède, disparaît lui aussi.

-
18. « Et le roy entra *dedans* Rome en armes » (Commynes, *Mémoires*, 1495-1498) ; « tout le pais *deça* Loire et *delà* Loire en estoit raemplis » (Froissart, *Chroniques*, c.1375-1400) ; « et, ce fait, passa *oultre* icelle sale, et entra en la chambre » (*Reg. crim. Chât.*, 1389-1392) ; « et jurerent *sus* Sains Euvangiles de Dieu a non venir en contre » (*Chartes Abb. St-Magl.* 1331) ; « estant logiez au Pot d'Estain, *près* Saint-Jaques de l'Ospital » (*Reg. crim. Chât.* 1389-1392). Ces citations proviennent du Dictionnaire du moyen français (DMF 2020). Le cas de *loin* est plus complexe. La coordination possible avec *près* le rapproche des mots de cet ensemble, mais il se comporte parfois aussi comme un adjectif (*en loing pays*), au même titre que *proche*.
 19. Cette recatégorisation n'est toutefois pas systématique et peut varier d'un ouvrage à l'autre. Ainsi le *Petit Robert* classe-t-il *à l'intérieur* comme une préposition absolue, le *Grand Robert* comme une locution nominale et *Usito* comme un adverbe.

Dans les mêmes conditions, les prépositions composées comme à *l'insu de*, *aux côtés de* – parce qu'elles sont moins figées que d'autres – anaphorisent leur complément sous la forme d'un déterminant possessif. Elles présentent donc une forme réduite à *son/leur/... insu*, *à mes/tes/... côtés*, etc. dans laquelle le complément est toujours présent, mais intégré, amalgamé.

3.2.3. Conformément à l'article 2

Le troisième ensemble suspect est constitué d'une dizaine de mots, traditionnellement considérés comme des adverbes, qui ont pour particularité de se construire avec un complément, ce qui contrevient au principe de l'intransitivité des adverbes. Ces mots sont habituellement présentés comme des exceptions, et ce, dès le XIX^e siècle (par exemple, Girault-Duvivier [1811] et Bescherelle [1834], qui en citent une quinzaine). La liste a un peu évolué et comprend actuellement *antérieurement à*, *conformément à*, *conséquemment à*, *contrairement à*, *dépendamment de*, *différemment de*²⁰, *indépendamment de*, *parallèlement à*, *postérieurement à*, *proportionnellement à* et *relativement à*. La catégorisation en prépositions composées est assez peu adoptée dans notre corpus de grammaires. La GGF (2021) considère ainsi qu'il s'agit d'adverbes²¹. La morphologie adverbiale en *-ment*, trop prégnante, pèse certainement de tout son poids sur le maintien de l'analyse en adverbe, mais surtout la lexicalisation n'est pas encore pleinement aboutie. Fagard et Stosic (2019), après avoir appliqué une batterie de tests, concluent que *contrairement à* et *relativement à*²² sont bien des lexicalisations à considérer comme des prépositions complexes, sans en être toutefois des exemplaires prototypiques. Des ouvrages de référence prônent également cette analyse :

Ces constructions [*parallèlement à*, *contrairement à*, *conformément à*, *indépendamment de*] peuvent également s'analyser comme des locutions prépositionnelles selon le schéma d'équivalence. (Riegel *et al.* 2021 : 659)

Le surplus [des prépositions] émerge à d'autres classes [...] : locutions à noyau adverbial : *conformément à*, *contrairement à*, *relativement à*... (Wilmet 2010 : 352-353)

Les adverbes sont souvent à l'origine de prépositions composées [...] : *parallèlement à*, *contrairement à*, *indépendamment de*. (Gross 2012 : 282)

-
20. Ne pas confondre avec *différemment*, adverbe corrélatif, suivi de son complément en *que* : *ces turbines fonctionnent différemment que ne le faisaient les modèles précédents ; l'alimentation se fait différemment que dans le modèle haut de gamme*.
 21. Les dictionnaires semblent plus enclins à une analyse moderne en préposition. Par exemple, *contrairement à* est une préposition ou locution prépositive dans *le Petit Larousse illustré*, *le Petit Robert*, *le Lexis* et *le Dictionnaire de l'Académie française* (Piron 2018).
 22. Seules ces deux compositions adverbiales faisaient partie du corpus soumis aux tests (morphologiques, syntaxiques, sémantiques et fréquentiels).

On observe ainsi un décalage dans l'analyse des séquences figées. Si un figement comme à *l'intérieur de* obtient assez facilement le statut de préposition composée, un autre comme *relativement à* n'y aboutit pas aussi aisément. Or ces séquences *adverbe + de/à* commutent avec des prépositions simples ou composées (*avant, selon, à la suite de, au contraire de, à la différence de, en dehors de, en parallèle à, après, en proportion avec, en relation avec*), même si l'équivalence sémantique est parfois imparfaite. Il est surtout possible d'utiliser un pronom relatif ou interrogatif à la suite des formes en *-ment* (avec un déplacement du constituant interrogatif en tête de phrase), y compris dans des situations de coordination, ce qui engage à les analyser comme des prépositions composées :

Le cadre de présentation dont il est ici question **et conformément auquel** le document a été rédigé a fait l'objet d'une discussion.

Postérieurement à quoi la fabrication doit-elle être entamée ?

***À quoi** la fabrication doit-elle être entamée **postérieurement** ?

Lorsqu'elles sont employées sans complément, ces séquences réduites doivent être analysées comme des prépositions à complément sous-entendu.

Cela s'est produit parallèlement (à cet incident).

Cela était déjà arrivé antérieurement (à cet incident).

Ces séquences reposent sur l'équivalence avec < *d'une manière* + adjectif + complément de l'adjectif >, voire avec < *qui est* + adjectif + complément de l'adjectif >, entremêlant ainsi la manière sur le plan sémantique et une complémentation sur le plan syntaxique :

Ces deux pays sont en tête, proportionnellement au nombre d'habitants.

Ces deux pays sont en tête, d'une manière proportionnelle au nombre d'habitants.

Vous aurez droit à une déduction fiscale *relativement* aux coûts du projet.

Vous aurez droit à une déduction fiscale qui est *relative* aux coûts du projet.

La décomposition permet de prédire la préposition utilisée, *à* ou *de*, mais aussi d'éclairer le choix de *pour* dans les structures (*mal*)*heureusement pour*, absentes de la liste habituelle des adverbes à complément et dont les paraphrases ne reposent pas sur la manière : *c'est/ce qui est (mal)heureux pour quelqu'un ; par malheur/bonheur pour quelqu'un*. Ces séquences acceptent une modification

(*fort, très*) comme certaines autres prépositions (*très antérieurement à, très en avant de, etc.*), mais refusent la relativisation :

Fort heureusement pour elles, l'erreur a été vite corrigée.

*Les rédactrices, heureusement **pour qui** l'erreur a été corrigée, sont ici.

On se trouve fort probablement face à des prépositions composées, en début de processus de lexicalisation²³. Leur statut particulier provient également du fait que le syntagme en *pour* établit un cadrage, sur lequel se greffe l'évaluation subjective de (*mal*)*heureusement* (Piron 2022). La combinaison sémantique du cadrage et de l'évaluation (« du point de vue de X, et c'est heureux/malheureux pour X ») explique qu'aucune autre préposition ne commute avec cette composition sémantique particulière²⁴.

Les cas évalués dans cette section ne doivent pas être confondus avec les séquences non figées dans lesquelles un adverbe modifie un syntagme prépositionnel, comme dans *exactement sous le parasol, directement devant vous, etc.* En effet, dans les cas étudiés ici, l'adjectif morphologiquement associé à l'adverbe a la capacité de se construire avec un complément, permettant alors d'engager l'adverbe dans un processus de figement.

4. Les circonstances

Cette section est consacrée à la notion sémantique de « circonstances ». Après un regard historique sur ce concept dans la définition classique des adverbes, nous discutons du reclassement d'un ensemble disparate de mots, traditionnellement considérés comme adverbes sur la base de leur sémantique de circonstances, en dépit de leurs propriétés syntaxiques et référentielles. Cela nous conduira à

-
23. Nous remercions Anne-Sophie Bally et Julie Rinfret pour les discussions au sujet de *heureusement pour/que*.
24. Les séquences *apparemment, assurément, certainement, évidemment, forcément, heureusement, naturellement, probablement, sûrement*, mais aussi *bien sûr, pour sûr, bien entendu, déjà, même, peut-être, sans doute, soi-disant, tant mieux, une chance, encore heureux + que* forment une liste fermée (Gaatone 2012). Le *que* peut, selon les cas et les registres de langue, commuter avec une virgule (*heureusement, tout s'est bien passé ; heureusement que tout s'est bien passé*) ou avec une inversion (*peut-être tout s'est-il bien passé ; peut-être que tout s'est bien passé*). Ces trois procédés signalent la portée phrastique de la modalisation issue des termes *heureusement, probablement, etc.* Le choix du mode ne correspond pas à celui d'une structure impersonnelle équivalente (*il est heureux que cela ait fonctionné ; heureusement que cela a fonctionné*), ce qui porte à croire que le *que* n'introduit pas un complément, mais indique le segment sur lequel porte la modification. Il est également possible, avec *heureusement*, de combiner les séquences en *pour* et en *que*, comme le soulignait déjà Féraud au XVIII^e siècle (relevé par Delahaie 2011) : *heureusement pour moi que tout a fonctionné*.

reverser ces adverbes dans d'autres catégories, celles des pronoms, des syntagmes figés et des coordonnants.

4.1. Les circonstances, historiquement

Dans l'Antiquité, les définitions de l'adverbe abordent notamment la question de la signification et proposent alors une liste de sens qui comprend surtout le lieu et le temps. La notion de « circonstances » apparaît plus tardivement dans la définition de l'adverbe avec Folchino dei Borfoni autour de 1400, qui évoque *la circonstance temporelle* et *la circonstance spatiale*, et surtout avec Melanchthon en 1526, « qui fait de l'adverbe l'expression d'une circonstance de l'action ou de la passion exprimée par le verbe » (Colombat 2019 : 362). Les circonstances sont relativement peu exploitées par les grammaires françaises, mais le sont davantage dans la tradition germanique, et transparaissent ainsi chez Palsgrave (1530) et Mauger (1653). Elles se forment ensuite une place chez Régnier-Desmarais (1705), Restaut (1730), Wailly (1754), Letellier (1805), Girault-Duvivier (1811), Leclair et Rouzé (1874) :

L'adverbe exprime quelque circonstance de l'adjectif, du verbe, ou même d'un autre adverbe auquel il a rapport. (Wailly 1772 [1754] : 76)

Les autres grammaires ne font pas des circonstances un élément de définition de l'adverbe, mais offrent des classements sémantiques qui y font écho puisqu'ils déploient la liste des circonstances. Cette façon de décrire l'adverbe traverse toutes les époques, depuis Meigret (1550) jusqu'à Calvet et Chompret (1917), ou même Narjoux (2021). Bien sûr, le poids accordé au classement sémantique n'est pas toujours le même.

Les principaux adverbes sont : 1° adverbes d'affirmation [...] ; 2° adverbes de négation [...] ; 3° adverbes de doute [...] ; 4° adverbes d'interrogation [...] ; 5° adverbes de temps [...] ; 6° adverbes de lieu [...] ; 7° adverbes de manière [...] ; 8° adverbes de quantité [...]. (Calvet & Chompret 1917 : 153-154)

L'adverbe est, par conséquent, partiellement décrit par une signification relevant d'une liste de sens. Ces derniers acquièrent une importance majeure au cours de la période 1845-1860, qui voit se produire un changement de conception du complément circonstanciel. Celui-ci bascule de l'analyse logique vers l'analyse grammaticale (Chervel 1977), provoquant la nécessité de répartir le terrain d'application entre les compléments indirects et circonstanciels. Après 1860, le découpage s'opère peu à peu à partir des questions mises en œuvre pour distinguer les compléments et influe, conséquemment, sur les mots interrogatifs qui y correspondent (Piron 2014, 2016a-b). Ainsi, les mots interrogatifs analytiques *dans quoi*, *avec quoi*, *par quoi*, *pour quoi*, etc. en place jusque dans les années 1840-1850 pour le complément

indirect se voient progressivement remplacés par les interrogatifs synthétiques *où, comment, pourquoi* et désormais associés au complément circonstanciel. Deux espaces fonctionnels émergent alors : d'une part, les compléments direct et indirect identifiés au moyen des pronoms *qui* et *quoi* (avec ou sans préposition, mais celle-ci ne relève plus d'une sémantique circonstancielle) ; d'autre part, le complément circonstanciel repéré essentiellement au moyen des mots synthétiques *où, quand, comment, combien* et *pourquoi*. Autre évolution notable, ces mots se forgent peu à peu une place dans les listes d'adverbes dont ils étaient auparavant souvent absents.

L'architecture grammaticale se solidifie véritablement dans les années 1910-1920 et instaure une opposition forte au sein des compléments du verbe entre objets et circonstances (Piron 2010). L'opposition entre objets et circonstances constitue un pilier dans la théorie grammaticale traditionnelle. Comme l'indique clairement Grevisse, les compléments d'objet expriment des êtres ou des choses, les compléments circonstanciels, des circonstances :

Le complément d'objet direct est le mot ou groupe de mots qui se joint au verbe sans préposition pour en compléter le sens en marquant sur qui ou sur quoi porte l'action ; il désigne l'être ou la chose qui subit l'action du sujet. [...] Il convient d'interpréter dans un sens large la notion d'objet et d'y inclure tout ce qui n'est pas nettement circonstance ou agent. (Grevisse 1949 : § 48)²⁵

Le complément circonstanciel complète l'idée exprimée par le verbe en indiquant les conditions, les circonstances dans lesquelles se trouve le sujet ou s'accomplit l'action du sujet. (Grevisse 1936 : § 156)

L'opposition entre objets et circonstances s'est peu à peu étendue aux parties du discours. Désormais, au XX^e siècle, la sémantique notionnelle assure une continuité entre les définitions des parties du discours, les listes des pronoms et des adverbes, les fonctions de compléments d'objet et circonstanciels et les mots interrogatifs permettant de les reconnaître (Piron 2019).

L'adverbe équivaut, dans bien des cas, à un complément de circonstance, qui précise la signification du mot auquel il est joint, en indiquant la manière, le temps, le lieu, etc. (Grevisse 1936 : § 804)

Les pronoms personnels désignent les êtres en marquant la personne grammaticale [...] Les pronoms possessifs désignent les êtres en ajoutant une idée de possession [...] Les pronoms démonstratifs désignent les êtres en ajoutant une idée d'indication [...] Les pronoms relatifs [...] servent à joindre à un nom ou à un pronom qu'ils représentent une proposition subordonnée [...] Les pronoms interrogatifs servent à interroger sur la personne ou la chose [...] Les pronoms indéfinis servent à désigner d'une manière vague, indéterminée, les personnes ou les choses [...]. (Grevisse 1936 : § 451, 488, 493, 519)

25. À la notion d'« agent » en situation de complément correspond le « complément d'agent ».

On perçoit l'importance accordée au critère sémantique dès le XIX^e siècle grâce aux extraits ci-dessous, qui discutent de la catégorisation des mots *en*, *y*, *où* et *combien* :

En, y, sont à la fois adverbess et pronoms. *En, y*, adverbess de lieu, signifient *de là, là*. Ex. : Connaissez-vous Rouen ? *J'en* arrive et *j'y* retourne. *En, y* pronoms, signifient *de lui, d'elle, à lui, à elle*, etc. Ex. : Pensez-vous à mon affaire ? *J'y* pense. (Larive & Fleury 1883 [1875] : 166-167)

Y et *où* sont pronoms quand ils ne marquent pas le lieu ; alors *où, d'où*, (pronoms relatifs) sont mis pour *duquel, auquel, à quoi*, etc. [...] *Chacun a son défaut où (auquel) toujours il revient*. (Larousse 1852 : 19)

[Concernant *combien*] on est fondé à *y* voir un pronom interrogatif, soit nominal équivalent à « combien de personnes » ou à « quelle somme d'argent » [...] soit un représentant, qui peut concerner des personnes ou des choses. (Grevisse & Goosse 1995 : § 279)

En grammaire traditionnelle, la fonction de complément circonstanciel, la sémantique des circonstances et la catégorie de l'adverbe sont si étroitement associées que ces trois plans d'analyse apparaissent comme les facettes de la catégorisation en adverbe.

4.2. Les circonstances, actuellement : où le bât blesse-t-il ?

La théorie grammaticale contemporaine traîne dans trois ensembles de mots – sur le modèle de *quand, ici* et *en catimini* – les résidus d'une répartition notionnelle émanant de la complémentation verbale, plus précisément de la distinction entre compléments d'objet et circonstanciels.

4.2.1. Les pronoms génériques

Pour aborder la question des pronoms génériques, il est important de ne plus les envisager sur la base de critères notionnels ou fonctionnels, mais à partir de la définition moderne du pronom. Celle-ci ne repose plus sur le remplacement d'un nom (représentant un être ou une chose), mais sur l'association entre un critère syntaxique (l'équivalence entre un constituant à remplacer et une forme relevant d'une classe fermée : par exemple, *ces personnes = elles*) et un critère référentiel de « symboles incomplets » (Riegel *et al.* 2021 : 359), c'est-à-dire des formes qui renvoient à un référent de manière cotextuelle – anaphorique ou cataphorique –, déictique ou générique. Nous nous intéresserons ici, d'abord, aux adverbess interrogatifs, ensuite à des adverbess de sens générique comme *quelque part*.

Qu'il s'agisse des pronoms interrogatifs ou des traditionnels adverbess interrogatifs, ces mots présentent le même comportement référentiel. La référence d'un pronom interrogatif relève d'un sens indéfini (Molinier 2002) par

défaut ou générique (Riegel *et al.* 2021), qui n'engage que des traits sémantiques généraux permettant d'identifier une personne, une chose, un lieu, un temps, un moyen, une cause, ou bien de quantifier quelque chose.

Trois critères syntaxiques permettent de regrouper les mots interrogatifs en vue d'un classement homogène. D'abord, tous les mots interrogatifs (issus d'une liste fermée) autorisent une commutation avec un constituant interrogatif ou générique, répondant ainsi à la définition moderne du pronom²⁶ : *qui / quelle personne / une personne ; où / à quel endroit / à un endroit ; quand / à quel moment / à un moment ; comment / de quelle manière / d'une manière ; pourquoi / pour quelle raison / pour une raison*. Ensuite, tous les mots interrogatifs sont soumis aux mêmes variations syntaxiques de l'interrogation directe, à savoir inversion possible du sujet (bien qu'il existe certaines restrictions [Piron 2017, 2022]), position *in situ*, renforcement en *est-ce que* (français courant), en *que* ou en *c'est que* (français non standard) et mise en relief en *c'est...qu-* :

a. Qui as-tu vu ?	b. Comment l'as-tu vu ?
a. Tu as vu qui ?	b. Tu l'as vu comment ?
a. Qui est-ce que tu as vu ?	b. Comment est-ce que tu l'as vu ?
a. Qui que tu as vu ?	b. Comment que tu l'as vu ?
a. Qui c'est que tu as vu ?	b. Comment c'est que tu l'as vu ?
a. C'est qui que tu as vu ?	b. C'est comment que tu l'as vu ?

Enfin, ces interrogatifs peuvent être employés avec une préposition, un comportement qui n'est pas attendu pour des adverbes. Le choix est toutefois restreint – voire bloqué dans le cas de *comment* et *pourquoi* – par la sémantique et par le fait que certains interrogatifs équivalent déjà à des syntagmes prépositionnels : *à partir de quand, depuis quand est-ce permis ; d'où est-il parti, jusqu'où est-elle allée, par où devons-nous passer ; avec combien d'entre eux êtes-vous en contact*, etc.

Nos propositions de reclassement ne sont pas foncièrement novatrices. Gross M. (1986) et Gross G. (2012) basculent les adverbes interrogatifs vers les pronoms, tandis que Grevisse et Goosse (2016) et Riegel *et al.* (2021) y donnent un appui prudent en soulignant les similitudes avec le pronom ou les incohérences du classement traditionnel :

Les mots interrogatifs, qui tiennent la place d'une donnée inconnue du locuteur et supposée connue de l'interlocuteur, ont un caractère de substitut qui les apparente aux pronoms même quand ils ne sont pas des pronoms. On soulignera d'ailleurs 1) que *où* dans d'autres fonctions peut être un pronom ; 2) que *pourquoi* a été formé au moyen d'un pronom ; 3) que *comment* fonctionne aussi comme attribut, ce qui n'est pas le rôle habituel d'un adverbe. (Grevisse & Goosse 2016 : § 390a)

26. Excepté le déterminant interrogatif *quel*.

Où, quand, comment et pourquoi, traditionnellement classés adverbess interrogatifs parce qu'invariables, ont un fonctionnement syntaxique et sémantico-référentiel en tous points identique aux pronoms interrogatifs. (Riegel *et al.* 2021 : 385)

Dans une étude consacrée aux interrogatifs, Choi-Jonin (2001) classe *où* et *quand* parmi les pronoms interrogatifs, mais pas *comment*, *combien* et *pourquoi*, à cause de leur absence de la liste des primitifs sémantiques que reconnaît Wierzbicka (1993) et du fait qu'ils ont une fonction caractérisante ou quantifiante. Et la catégorisation du *où* – tantôt adverbe interrogatif, tantôt pronom relatif – n'a évidemment pas échappé à la critique de Wilmet (2010)²⁷. La GGF (2021) ne s'est pas engagée dans un reclassement des interrogatifs. Elle range encore *comment*, *combien*, *quand* et *pourquoi* dans la classe des adverbess et en a seulement extrait *où*, devenu une préposition sans complément.

D'autres adverbess traditionnels associés aux circonstances répondent à une sémantique référentielle générique, cette fois non interrogative. Ils font partie de séries lexicales plus ou moins développées, qui présentent la plupart du temps un phénomène de figement, dont le degré varie. Ils s'apparentent à deux grands champs sémantiques : l'identification (par exemple, *quelque part*) et la quantification (par exemple, *partout*). Il est possible de les mettre au jour à partir des figements admis comme pronoms dans l'espace notionnel des personnes et des choses. Ainsi,

- la série sur la base du déterminant *quelque* : *quelqu'un*, *quelque chose*, *quelque part*, *quelque temps* ;
- la série en *autre* : *autrui*, *quelqu'un d'autre*, *l'un l'autre*, *autre chose*, *quelque chose d'autre*, *autre part*, *quelque part d'autre* ;
- la série sur la base du mot *tout* : *tout*, *tout le monde*, *partout*, *tout le temps* ;
- la série en *n'importe* : *n'importe qui*, *n'importe quoi*, *n'importe où*, *n'importe quand*, *n'importe comment* ;
- la série de négation : *personne*, *rien*, *nulle part* ;
- un adverbe hors-série : *ensemble*, au sens de « l'un avec l'autre », qui se colore parfois d'une nuance temporelle « en même temps ».

Ces séries peuvent en général, selon le contexte, être utilisées avec des prépositions, comme le fait habituellement un pronom : *sortir de quelque part*, *arriver de partout*, *partir pendant quelque temps*, etc. Seul Wilmet (2010) propose que *quelque part*, *nulle part* et *autre part* passent au rang des pronoms. La GGF (2021) ne suit pas cette voie et propose seulement que *partout* – « qui agglomère la préposition *par* et le pronom *tout* » (p. 868) – soit une préposition plutôt qu'un adverbe.

27. « *Où* n'est guère mieux loti en grammaire traditionnelle : "adverbe interrogatif" dans *où vas-tu Basile ?*, "pronom relatif" dans *Je connais la ville où tu es né.* » (Wilmet 2010 : 349)

4.2.2. Les pronoms cotextuels et déictiques

Dans les grammaires de référence, la présentation des adverbes propose parfois – mais il faut convenir que c'est assez rare – une section dédiée à leurs emplois anaphoriques ou déictiques, ou quelques indications allant dans ce sens (Grevisse & Goosse 2016 ; Riegel *et al.* 2021), mettant ainsi en lumière la capacité de ces mots à se comporter référentiellement comme des pronoms :

En emploi « scénique », ils [les adverbes] précisent un élément du cadre spatio-temporel où se situe l'événement dénoté par le reste de la phrase : *ici, là-bas, ailleurs, aujourd'hui, le lendemain*²⁸, *bientôt*, etc. (Riegel *et al.* 2021 : 652)

Les adverbes anaphoriques sont des adverbes qui établissent un lien avec ce qui précède dans le discours. (Grevisse & Goosse 2016 : § 958)

La sémantique référentielle à l'œuvre repose, cette fois, soit sur le contexte soit sur le cotexte. Ces mots désignateurs se répartissent les divers champs notionnels permettant d'identifier une personne, une chose, un lieu, un temps ou une manière. Une fois de plus, la sémantique circonstancielle ne peut mener à la catégorisation en adverbe. Ce sont les comportements syntaxique et référentiel qui doivent être pris en considération. Doivent, par conséquent, être analysés comme pronoms, au même titre que les termes désignant les personnes ou les choses (*celui-ci, celle-là, ce, ceci, cela, ça*, etc.), les séries suivantes, qui réfèrent respectivement au lieu, au temps, à la manière, et qui présentent notamment un déploiement des paradigmes morphologiques en *ci* et en *là* :

- *ailleurs, alentour*²⁹, *ici, ci-après, ci-contre, ci-dessous, ci-dessus, ci-devant, ici-bas, là, là-bas, là-dedans, là-dehors, là-derrrière, là-dessous, là-dessus, là-devant, là-haut, de-ci de-là, par-ci par-là, çà et là, dedans, dehors, dessus, dessous* ;
- *alors, après-demain, aujourd'hui, auparavant, aussitôt, autrefois, avant-hier, bientôt, demain, désormais, dorénavant, hier, jadis, maintenant, naguère, sitôt, tantôt* ;
- *ainsi*.

28. *Le lendemain* est habituellement consigné en tant que nom dans les dictionnaires. Le figement, associé au sens circonstanciel, est probablement à l'origine du classement en adverbe proposé par Riegel *et al.* (2021).

29. Parfois écrit à *l'entour*, ce qui permet de voir l'origine du figement. Il s'agit initialement de la séquence *alentour de* + nom. La préposition composée pouvait être employée sans complément et perdait alors le *de*. Seule cette forme subsiste véritablement en français contemporain.

Creissels (1988), Van Den Eynde et Mertens (2006), Wilmet (2010), Gross (2012) et la GGF (2021) ont déjà ouvert la voie à ce reclassement³⁰. Certains de ces mots peuvent être précédés d'une préposition (*arriver jusqu'ici, à partir de maintenant, la situation d'alors*, etc.), mais aussi être les antécédents d'un pronom relatif, en particulier les mots de sens locatif (*placez l'appareil là où vous pouvez le voir ; nous nous retrouverons ici où s'est produit l'accident ; regardez ci-dessous, où un tableau détaille les faits ; etc.*). Ce sont là des comportements syntaxiques en contradiction avec la catégorisation traditionnelle en adverbe. Pour ce qui est du positionnement entre l'auxiliaire et le participe passé, ces mots présentent des comportements variés : les mots temporels non ponctuels s'y prêtent très facilement (*il a maintenant terminé*) tandis que certains mots locatifs ne peuvent s'y placer qu'avec un effet stylistique marqué (*il a ici trouvé ce qu'il cherchait*), d'autres y sont exclus (**il a partout dormi*, exemple de Ruwet 1967 : 189). Des restrictions sur la sémantique locative et temporelle (et conséquemment sur la fonction occupée) expliquent ces différences de positionnement, comme le soulignait Ruwet (1967) en d'autres termes. Nous ne faisons pas de cette position (en prosodie intégrée) un test d'identification de l'adverbe, comme le fait la GGF (2021), mais une position privilégiée pour des constituants temporels, aspectuels, quantitatifs et qualitatifs, de nature pronominale ou adverbiale.

Les formes locatives en *-ci* et en *-là* s'inscrivent dans une répartition des emplois avec les prépositions à partir desquelles elles sont construites. Ainsi, *après* est une préposition employée avec ou sans complément, tandis que la forme *ci-après*, par l'insertion du *ci-* devient une forme substitut et s'analyse donc comme un pronom. L'emploi prépositionnel de *dedans, dessus, dessous* et *dehors*³¹ étant sorti de l'usage de référence, ces formes ne peuvent plus être analysées en synchronie comme des prépositions intransitives lorsqu'elles sont employées sans complément³², ce qu'elles ont cependant été en diachronie. En synchronie, ce sont désormais des pronoms, qui alternent avec les prépositions *sur, sous* et *hors de* suivies d'un complément. Nous n'y voyons pas de variantes combinatoires des prépositions (Creissels 1988³³ ; GGF 2021), mais bien des pronoms.

30. La GGF accepte comme pronoms seulement *hier, demain, aujourd'hui, avant-hier, après-demain, nulle part* et *quelque part*, et classe les autres formes soit comme des prépositions intransitives (*dedans, dessus, dessous, dehors, partout, ici, ailleurs, là*), soit comme des adverbes (*alors, bientôt, maintenant*, etc.). Un auteur comme Gross (2012) considère, par contre, que *alors, ainsi, ailleurs, ici, maintenant* sont des pronoms. Van den Eynde et Mertens (2006) désignent *où, ici, là, là-bas* comme étant des pronoms non clitiques, mais considèrent que *quelque part, ailleurs, partout* sont des paranoms et *dessus, là-dessus* des prépositions.

31. « Et donques n'est il pas possible que aucun des corps symples soit *dehors* ce monde. » (DMF 2020).

32. Excepté dans une variété où les formes prépositionnelles sont encore en usage, ce qui est le cas en français québécois non standard.

33. « Une opération de pronominalisation qui la [cette unité, *dessus*] fait apparaître comme une variante combinatoire de la préposition *sur*. » (Creissels 1988 : 213)

Ces unités lexicales sont des formes fixes, pronominales³⁴, aux traits non marqués, soit la troisième personne, masculin singulier. Lorsqu'elles apparaissent en compléments du verbe, elles occupent des fonctions réfractaires à la mise en place d'accords. Cependant, le fait qu'un mot soit généralement utilisé dans de telles fonctions n'implique pas que ce mot soit dépourvu de traits de variabilité.

4.2.3. Les syntagmes/groupes figés

Le figement d'une séquence est établi sur la base de critères combinant opacité sémantique, non-compositionalité, blocage transformationnel, non-insertion, non-actualisation des éléments, blocage synonymique (Gross 2012). Les séquences ainsi identifiées présentent des degrés divers de fixation. En grammaire traditionnelle, la combinaison figée de plusieurs mots graphiques reçoit le statut de « locution » :

Les locutions de la grammaire traditionnelle sont les mots composés dont le statut d'unité lexicale n'est pas marqué dans la graphie. (Arrivé *et al.* 1986 : 383)

Le figement est ensuite précisé en fonction de l'équivalence syntaxique qu'il supporte. La tradition grammaticale et lexicographique propose ainsi notamment des locutions adverbiales (*à l'aveuglette, en catimini, etc.*). Il s'agit donc, du point de vue de la grammaire traditionnelle, d'adverbes composés formés par lexicalisation. L'équivalence établie prend acte, certes, du figement (en ce sens, il y a bien lexicalisation), mais est plutôt fonctionnelle et sémantique que paradigmatique³⁵. Dans cette perspective, hormis l'équivalence sémantique, *en catimini* équivaut à *secrètement* par la fonction circonstancielle que peuvent occuper le syntagme prépositionnel et le syntagme adverbial. Or une telle équivalence ne peut automatiquement mener à catégoriser le figement en adverbe. Classe de mots n'équivaut pas à classe de fonctions (Constantin de Chanay 1994). Des séquences telles qu'*en catimini, à l'aveuglette, etc.* ont facilement basculé vers la classe de l'adverbe par leur fixité graphique, leur extériorité au système des accords et leur inscription dans le champ sémantique et fonctionnel des circonstances. D'ailleurs, lorsqu'on passe en revue les locutions adverbiales recensées par les dictionnaires, le constat est sans appel. Ce sont des séquences relevant de la sémantique des circonstances : le lieu (*à terre, à l'horizontale, à l'interne, etc.*), le temps (*à la longue, à l'avenir, à nouveau, etc.*), la manière (*en catimini, à la dérobée, etc.*) ou la quantité (*à demi, à foison, à l'excès, etc.*).

34. Il s'agit de pronoms (et pas de noms) puisqu'il y a un calcul sémantico-référentiel pour leur signification (composante instructive) et que ces mots n'autorisent pas la présence d'un déterminant. La plupart contiennent une préposition.

35. L'équivalence paradigmatique étant entendue comme une équivalence de classe (Vandendorpe 1990).

La capacité des locuteurs à analyser ces séquences étant encore bien présente et la graphie n'étant pas soudée, il faut envisager de ne pas procéder à une recatégorisation. Comment les classer dès lors ? En remplaçant la notion de *locution* par une version moderne qui s'appuie sur la classe syntagmatique. *En catimini* et *en cachette* sont des syntagmes/groupes figés, plus précisément prépositionnels. Et ils fonctionnent comme tels. Il n'y a pas de reconfiguration catégorielle (et donc pas de grammaticalisation), comme on peut en trouver dans *n'importe qui* (adverbe + verbe + pronom = pronom) ou à *l'intérieur de* (préposition + groupe nominal partiel = préposition).

4.2.4. Les coordonnants

La grammaire contemporaine range parmi les adverbes une série de plus de 70 unités lexicales (*pourtant, néanmoins, cependant, toutefois, donc, c'est pourquoi, d'abord, finalement, nonobstant, d'ailleurs, etc.*) permettant d'établir une relation de coordination qui présente deux particularités. La première est un déploiement de la sémantique circonstancielle de cause, de concession, d'opposition, etc. Elle est suspecte en soi, comme nous l'avons déjà montré à plusieurs occasions. La seconde est la flexibilité syntaxique de ces mots, ce en quoi ils s'opposent aux conjonctions de coordination. D'une part, ils sont mobiles tandis que les conjonctions apparaissent strictement en tête de la séquence coordonnée :

C'était intéressant, néanmoins il aurait fallu avoir plus de moyens.

C'était intéressant, il aurait néanmoins fallu avoir plus de moyens.

C'était intéressant, mais il aurait fallu avoir plus de moyens.

D'autre part, à l'inverse des conjonctions de coordination, ils sont parfois cumulables entre eux, et il est parfois possible de les associer à une conjonction de coordination :

C'était intéressant, mais il aurait toutefois fallu avoir plus de moyens.

Si ces caractéristiques syntaxiques sont effectivement capitales dans la description des unités, elles ne doivent pas mener à une catégorisation distincte des conjonctions de coordination. Le comportement central d'un coordonnant³⁶ consiste à former une entité plus vaste par parataxe, en établissant une relation d'équité syntaxique additionnée de nuances sémantiques variées (Piron 2022). Ce critère syntaxique est capital et permet de basculer des groupes prépositionnels

36. Nous utilisons ce terme, qui permet de rappeler que l'ensemble des termes de coordination dépasse les conjonctions de coordination traditionnelles.

figés comme *en revanche*, *au final* ou à l'*opposé* vers la classe des coordonnants. Au sein de cette classe de mots apparaissent des particularités de comportement reposant sur les unités pouvant être coordonnées (tantôt des syntagmes, tantôt des phrases), sur la combinaison des coordonnants et sur leur position (tantôt fixe en tête du constituant coordonné, tantôt mobile à l'intérieur de celui-ci). Signalons que certains coordonnants ont subi un processus de grammaticalisation avant d'aboutir dans cette classe. C'est le cas d'*ensuite*³⁷, *premièrement*, *au final*, etc. Nous voudrions enfin souligner que ces coordonnants ont figuré pendant longtemps parmi les conjonctions. Estienne (1559), Chiflet (1659), Régnier-Desmarais (1705), Restaut (1732), et plus tardivement Noël et Chapsal (1823) ou encore Leclair et Rouzé (1874) consignent comme conjonctions des mots tels que *toutefois*, *néanmoins*, *pourtant*, *c'est pourquoi*, *cependant*, etc., aux côtés de *mais*, *ou*, *et*, *or*, *ni*, *car*.

Conclusion

Après avoir relevé les principales caractéristiques de l'adverbe proposées par un corpus de grammaires contemporaines, cette étude a décrypté le modelage historique dont elles ont fait l'objet et montré quelles incohérences résultaient de l'attachement à l'invariabilité, à la modification verbale, au figement, à la notion de « circonstance » et à la fonction circonstancielle. Une fois détachés d'éléments de définition relevant de conceptions anciennes et inconsidérément perpétués par des grammaires contemporaines, bon nombre de mots traditionnellement analysés comme adverbes doivent être reclassés dans d'autres catégories sur la base de leur comportement syntaxique et référentiel.

Comme le soulignent Molinier et Levrier (2000 : 23), « l'appartenance de tel ou tel élément à la classe des adverbes ou à l'une des classes limitrophes peut avoir été fixée par la tradition grammaticale, mais relever largement de l'arbitraire ». C'est avec la certitude qu'il faut oser changer les choses que nous avons introduit dans notre grammaire (Piron 2017 et 2022) tous les reclassements proposés dans la présente étude et repris succinctement dans le tableau ci-dessous :

37. L'ancienne préposition composée *ensuite de* est sortie de l'usage (*ensuite de cela*, *ensuite de quoy*, Académie 1694), bien qu'on la trouve encore dans quelques emplois figés au sein de la francophonie.

Catégories	Adverbes recatégorisés
Mots-phrases	<i>oui, d'accord, soit, bien entendu, etc.</i>
Adjectifs	<i>clair, net, cher, même, juste, etc.</i>
Prépositions	<i>avant, après, à l'intérieur, conformément à, etc.</i>
Pronoms	<i>où, quelque part, partout, maintenant, bientôt, etc.</i>
Syntagmes figés	<i>à l'aveuglette, en catimini, à terre, etc.</i>
Coordonnants	<i>cependant, néanmoins, toutefois, etc.</i>

Le filtrage de la catégorie adverbiale et les réflexions qu'il a nourries engagent à redéfinir l'adverbe. Nous terminerons en effleurant cette révision : un adverbe est un mot morphologiquement dépourvu de traits de variation, avec une finale en *-ment* ou issu d'un processus de grammaticalisation, pouvant porter sur un constituant (un verbe, un adjectif, un adverbe ; une séquence nominale, prépositive ou phrastique) à la gauche duquel il se place habituellement. Du point de vue fonctionnel, qu'il soit nécessaire ou superflu (syntaxiquement ou sémantiquement), un adverbe est fondamentalement un modifieur qui module l'élément sur lequel il porte, temporellement, quantitativement ou qualitativement. Cette fonction est radicalement différente de celle de complément, qui apporte une information (nécessaire ou superflue, syntaxiquement ou sémantiquement) à l'élément avec lequel la complémentation est établie.

Références

- ABEILLÉ A., GODARD D., GAUTHIER A. (éds) (2021). *Grande grammaire du français*. Arles : Actes Sud.
- ACADÉMIE (1694). *Le dictionnaire de l'Académie française*. Paris : Jean-Baptiste Coignard.
- ANONYME (1807). *Petit dictionnaire des locutions vicieuses*. Paris : Renouard, Michel et Allais.
- ARNAULD A., LANCELOT C. (1660). *Grammaire generale et raisonnée*. Paris : Pierre le Petit.

- ARONOFF, M. (1994). *Morphology by itself: Stems and inflectional classes*. Cambridge : MIT Press.
- ARRIVÉ M., GADET F., GALMICHE M. (2005 [1986]). *La grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*. Paris : Flammarion.
- ASLANIDES S. (2001). *Grammaire du français. Du mot au texte*. Paris : Honoré Champion.
- BAYOL M.-C., BAVENCOFFE M.-J. (2013 [1995]). *La grammaire française*. Paris : Nathan.
- BEAUZÉE N. (1767). *Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, Pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*. Paris : Barbou.
- BERTRAND-SAVARD S., CAYOUILLE M.-M., MINET C. et BEAULIEU S. (2013). *La nouvelle grammaire en contexte*. Anjou : CEC.
- BESCHERELLE L.-N., BESCHERELLE H.-H. (1834). *Grammaire nationale*. Paris : Bourgeois-Maze. [Nouvelle édition 1852].
- BLED É., BLED O., BERLION D. (2007). *Bled. Orthographe. Grammaire*. Paris : Hachette.
- BLUMENTHAL P. (1990). Classement des adverbes. Pas la couleur, rien que la nuance ? *Langue française* 88, 41-50.
- BOIVIN M.-C., PINSONNEAULT R. (2020 [2008]). *La grammaire moderne. Description et éléments pour sa didactique*. Montréal : Beauchemin-Chenelière éducation.
- BONENFANT Ch., avec la collaboration de TURCOTTE G. (2013 [2003]). *Boite à outils. Nouvelle grammaire*. Mont-Royal : Modulo.
- BORILLO A. (1993). Prépositions de lieu et anaphore. *Langages* 110, 27-46.
- BORILLO A. (2001). Il y prépositions et préposition. *Travaux de linguistique*, 42/43, 141-155.
- BOSQUART M. (1998). *Nouvelle grammaire française*. Montréal : Guérin.
- BOUARD B., GLIKMAN J. (2018) Histoire de *tout* devant adjectif : variation linguistique et élaboration d'une règle (XVI^e-XIX^e siècles). In : B. Colombat, B. Combettes, V. Raby, G. Siouffi (éds), *Histoire des langues et histoire des représentations linguistiques*. Paris : Honoré Champion, 293-332.
- BRECKX M., 4^e édition revue et actualisée par CHERDON Ch., WAUTELET B. (2012). *Grammaire française*. Bruxelles : De Boeck.
- BRØNDAL V. (1950). *Théorie des prépositions. Introduction à une sémantique rationnelle*, trad. fr. par P. Naert. Copenhague : Munksgaard.
- CALVET, abbé J., CHOMPRET, abbé C. (1920 [1917]). *Grammaire française, cours supérieur*. Paris : J. De Gigord.
- CELLIER M., DORANGE Ph., GARCIA-DEBANC C. et al. (2010). *Français. Épreuve écrite d'admissibilité*. Paris : Hatier concours.
- CHARTRAND, S.-G. (éd.) (2016). *Mieux enseigner la grammaire*. Montréal : ERPI.

- CHARTRAND S.-G., AUBIN D., BLAIN R. *et al.* (1999). *Grammaire pédagogique du français d'aujourd'hui*. Montréal : Chenelière éducation.
- CHERDON Ch. (2005 [1985]). *Guide de grammaire française*. Bruxelles : De Boeck.
- CHERVEL A. (1977). *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*. Paris : Payot.
- CHEVALIER J.-C., BLANCHE-BENVENISTE C., ARRIVÉ M., PEYTARD J. (2002 [1964]). *Grammaire du français contemporain*. Paris : Larousse.
- CHIFLET L. (1659). *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*. Anvers : Jacques Van Meurs.
- CHOI-JONIN I. (2001). Pronom ou adverbe : où situer les interrogatifs spatio-temporels ? In : B. Colombat, M. Savelli (éds), *Métalangage et terminologie linguistique*. Leuven : Peeters, 977-991.
- CHRISTENSEN M.-H., FUCHS M., KORACH D., SCHAPIRA C. (2005 [1995]). *Grammaire*. Paris : Le Robert et Nathan.
- CHRISTOPHE P. (2013). *Grammaire française en fiches*. Paris : Ellipses.
- CIIP [Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin] (2013). *Lire, écrire, comprendre la grammaire et la langue*. Neuchâtel.
- CLAMAGERAN S., CLERC I., GRENIER M. et ROY R.-L. (2011 [2001]). *Le français apprivoisé*. Montréal : Modulo.
- COLOMBAT (2019). Adverbium. In : B. Colombat, A. Lahaussais (éds), *Histoire des parties du discours*. Louvain : Peeters, Orbis supplementa, 357-365.
- CONSTANTIN De CHANAY H. (1994). Franchement, je te l'ai dit franchement ! In : L. Basset, M. Pérennec (éds). *Les classes de mots. Traditions et perspectives*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 313-337.
- CREISSELS D. (1988). Quelques propositions pour une clarification de la notion d'adverbe. *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale* 7, 207-216.
- DAL G. (2007). Les adverbes de manière en *-ment* du français : dérivation ou flexion ? In : N. Hathout, F. Montermini (éds), *Morphologie à Toulouse. Actes du colloque international de morphologie 4^{èmes} Décembrettes*. München : Lincom Europa, 121-147.
- DAL G. (2018). Les adverbes en *-ment* du français : lexèmes ou formes d'adjectifs ? In : O. Bonami, G. Boyé, G. Dal, H. Giraud, F. Nammer (eds), *The Lexeme in descriptive and theoretical morphology*. Berlin : Language Science Press, 87-118.
- DE VILLERS M.-É. (2009 [2003]). *Nouvelle grammaire en tableaux*. Montréal : Québec Amérique.
- DEI BORFONI F. (1448). *Instrumenta lexicologica latina*.

- DELAHAIE J. (2011). L'illusion synchronique ou les leçons de l'histoire. Interprétation sémantique d'un curieux couple faussement symétrique, *malheureusement/heureusement (que)*. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 107-134.
- DELATOUR Y., JENNEPIN D., LÉON-DUFOUR M., TESSIER B. (2004). *Nouvelle grammaire du français*. Paris : Hachette.
- DELSAUT M. (2013). La tradition corsète-t-elle la question de l'adjectif invarié jusqu'à un point de non-retour ? *Travaux de linguistique* 2013/2, 67, 25-60.
- DENIS D., SANCIER-CHATEAU A. (1997 [1994]). *Grammaire du français*. Paris : Le livre de poche.
- DMF : *Dictionnaire du Moyen Français, version 2020 (DMF 2020)*. ATILF - CNRS & Université de Lorraine. Site internet : <http://www.atilf.fr/dmf>.
- DUBOIS J., LAGANE R. (2004 [1973]). *La nouvelle grammaire du français*. Paris : Larousse.
- DUBOIS J., LAGANE R. (2009). *Grammaire*. Paris : Larousse.
- DUMARSAIS C.-Ch. (1729-1756). *Les véritables principes de la grammaire et autres textes*. Paris : Briasson, Le Breton, Herissant Fils. Édition posthume de 1792.
- ÉLUERD R. (2008 [2002]). *Grammaire descriptive de la langue française*. Paris : Armand Colin.
- ÉLUERD R. (2009). *La grammaire française*. Paris : Garnier-Littéré.
- EMONDS J. (2019). Les catégories syntaxiques des adverbiaux. Conférence prononcée au colloque *La syntaxe des adverbes du français : aspects catégoriel et fonctionnel*. Université Palacký d'Olomouc, 18-19 avril 2019.
- ESTIENNE, R. (1559 [1557]). *Traicte de la grammaire Francoise*. Genève : Robert Estienne.
- FABRE abbé (1787). *Syntaxe française*. Paris : Périsse.
- FEUILLET J. (1988). *Introduction à l'analyse morphosyntaxique*. Paris : PUF.
- GAATONE D. (2012). Anatomie d'une pseudo-phrase complexe : le cas de *heureusement que P*. In : F. Neveu, V. Muni Toke, P. Blumenthal, T. Klinger, P. Ligas, S. Prévost, S. Teston-Bonnard (éds), *Actes du troisième Congrès mondial de linguistique française, Lyon, 4-7 juillet 2012*. Institut de linguistique française : EDP Sciences, 1731-1742.
- GARDE P. (1983). Présupposés linguistiques de la théorie des parties du discours. *Travaux 1. Les parties du discours. Cercle linguistique d'Aix-en-Provence*, 1-8.
- GARDES-TAMINES J., GAUTIERA., MERCIER-LECA F., NIKLAS-SALMINEN A., VERJANS T. (2015). *Cours de grammaire française*. Paris : Armand Colin.
- GAULLYER (1722). *Abrégé de la grammaire française*. Paris : Jean Baptiste Brocas.
- GENEVAY É. (1994). *Ouvrir la grammaire*. Lausanne : LEP.
- GIRAULT-DUVIVIER Ch.-P. (1811). *Grammaire des grammaires*. Paris, Porthmann.
- GOBBE R., TORDOIR M. (2005 [1984]). *Manuel de grammaire française*. Bruxelles : Plantyn.
- GREVISSE M. (1949 [1939]). *Précis de la langue française*. Gembloux : Duculot.

- GREVISSE M. (1980 [1936]), *Le bon usage*. Gembloux : Duculot.
- GREVISSE M., GOOSSE A. (1995 [1980]). *Nouvelle grammaire française*. Bruxelles : De Boeck.
- GREVISSE M., GOOSSE A. (2016 [1986]). *Le bon usage*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- GROSS G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- GROSS M. (1986). *Grammaire transformationnelle du français. 3. Syntaxe de l'adverbe*. Paris : ASTRIL.
- GUIMIER C. (1996). *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*. Paris-Gap : Ophrys.
- HJELMSLEV L. (1928). *Principes de grammaire générale*. Copenhagen : Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- HUMMEL M, GAZDIK A. (2021). *Dictionnaire historique de l'adjectif-adverbe*. Berlin/Boston : De Gruyter.
- JACKENDOFF R. (1972). *Semantic Interpretation in Generative Grammar*. Cambridge Mass. : MIT Press.
- JONES M. A. (1996). *Foundations of French syntax*. Cambridge University Press.
- KOSTRZEWA F. (2011). *L'essentiel de la grammaire*. Bruxelles : De Boeck.
- LAGARDE J.-P. (1988). Les parties du discours dans la linguistique moderne et contemporaine. *Langages* 92, 93-108.
- LALLOT J. (2019). Epirrhêma. In : B. Colombat, A. Lahaussais (éds), *Histoire des parties du discours*. Louvain : Peeters, Orbis supplementa, 355-357.
- LANDAIS N. (1835). *Grammaire générale des grammaires françaises*. Paris : Bureau Central.
- LAPORTE M., ROCHON G. (2011 [2007]). *Nouvelle grammaire pratique pour tous*. Anjou : CEC.
- LARIVE & FLEURY (1883 [1875]). *La troisième année de grammaire*. Paris : Armand Colin.
- LAROUSSE P. (1852 [1849]). *Grammaire élémentaire lexicologique*. Paris : Larousse.
- LAURENT N., DELAUNAY B. (2012). *Bescherelle. La grammaire pour tous*. Paris : Didier Hatier.
- LE GOFFIC P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette supérieur.
- Le Grand Robert de la langue française*. Paris, Éditions Le Robert. [En ligne]
- Le Petit Robert de la langue française*. Paris, Éditions Le Robert. [En ligne]
- LECAVALIER J., avec la collaboration de Bonneville J. (2013 [2006]). *L'express grammatical. Révision et correction de textes*. Saint-Laurent : ERPI.
- LECLAIR L., ROUZÉ C.-J. (1880 [1874]). *Grammaire française rédigée d'après le programme officiel de la Ville de Paris. Cours supérieur*. Paris : Eugène Belin.
- LEFRANÇOIS P. (2020 [2013]). *Français écrit pour futurs enseignants. Théorie et exercices*. Montréal : JFD.

- LETELLIER Ch.-C. (1811 [1805]). *Grammaire française de Lhomond à l'usage des lycées et des institutions*. Paris : Le Prieur, Belin et chez l'auteur.
- LYONS J. (1970). *Linguistique générale. Introduction à la linguistique théorique*. Traduction de F. Dubois-Charlier et D. Robinson. Paris : Larousse, Langue et langage.
- MAINGUENEAU D. (2007 [1991]). *Précis de grammaire pour les concours*. Paris : Armand Colin.
- MAINGUENEAU D. (1999 [1994]). *Syntaxe du français*. Paris : Hachette supérieur.
- MAISONNEUVE H. (2013 [2003]). *Vadémécum de la nouvelle grammaire*. Montréal : Chenelière.
- MAUGER C. (1688 [1653]). *Grammaire française*. Londres : Bentley & Magnes.
- MEIGRET L. (1550). *Le trétté de la gramme française*. Paris : Chrestien Wechel.
- MELANCHTON Ph. (1526). *Grammatica latina*.
- MOLINE E., STOSIC D. (2016). *L'expression de la manière en français*. Paris : Ophrys.
- MOLINIER C. (2002). Morpho-syntaxe des pronoms interrogatifs et relatifs. *Le français moderne LXX/1* : 3-19.
- MOLINIER C., LEVRIER F. (2000). *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*. Genève-Paris : Droz.
- MONNERET Ph., POLLI F. (dir.) (2021). *Grammaire du français. Terminologie grammaticale*. Paris : ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports.
- NADEAU M., FISHER C. (2006). *La grammaire nouvelle. La comprendre et l'enseigner*. Montréal : Gaëtan Morin.
- NARJOUX C. (2021 [2018]). *Le Grevisse de l'étudiant. CAPES et agrégation de lettres. Grammaire graduelle du français*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- NOËL F.-J.-M., CHAPSAL Ch.-P. (1823). *Nouvelle grammaire française sur un plan très-méthodique*. Paris : Vve Nyon Jeune.
- Nøjgaard M. (1992-1995). *Les adverbes français. Essai de description fonctionnelle. T. I-III*. Copenhague : Munksgaard.
- ODOUL M. (2019). « Adverbe ». In : B. Colombat, A. Lahaussois (eds), *Histoire des parties du discours*. Louvain : Peeters, Orbis supplementa, 357-365.
- LOUDIN A. (1645 [1632]). *Grammaire française rapportée av langage du Temps*. Paris : Antoine de Sommerville.
- PALSgrave J. (1530). *Lesclaircissement de la langue francoyse*. Londres : Richard Pynson et John Haukyns.
- PELLAT J.-Ch., FONVIELLE S. (2016). *Le Grevisse de l'enseignant*. Paris : Magnard.
- PIRON S. (2010). La grammaire du français au XXe siècle – 1re partie. *Correspondance* 15/4, 19-22.
- PIRON S. (2014). Entre adverbes et pronoms, une question de circonstance. In : F. Neveu, P. Blumenthal, L. Hriba, A. Gerstenberg, J. Meinschaefer, S.

- Prévost (éds), *Actes du quatrième Congrès mondial de linguistique française, Berlin, 19-23 juillet 2014*. Institut de linguistique française : EDP Sciences, 491-504.
- PIRON S. (2016a). Compléments indirects et circonstanciels dans la grammaire française au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. In : C. Assunção, G. Fernandes, R. Kemmler (eds), *History of Linguistics 2014. Selected Papers from the 13th International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS XIII), Vila Real, Portugal, 25-29 August 2014*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 205-218.
- PIRON S. (2016b). Les syntagmes prépositionnels au tournant de la deuxième grammaire scolaire française. In : A.-M. Fryba, R. Antonelli, B. Colombat (éds), *Actes du XXVIIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013), section 15 : Histoire de la linguistique et de la philologie*. Nancy, ATILF, 2016a, p. 121-134.
- PIRON S. (2017 [2013]). *Grammaire française*, Volume 1. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- PIRON S. (2018). La grammaire dans les dictionnaires ou les dessous secrets de la lexicographie. In : N. Vincent, S. Piron (éds), *La linguistique et le dictionnaire au service de l'enseignement du français au Québec*. Montréal : Nota Bene, 237-312.
- PIRON S. (2019). La classe de l'adverbe ou le fantôme des circonstances. In A. Dister, S. Piron (éds), *Les discours de référence sur la langue française*. Bruxelles : Presses de l'Université-Saint-Louis, 225-249.
- PIRON S. (2022 [2017]). *Grammaire française*, Volume 2. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- POTTIER B. (1962). *Systématique des éléments de relation*. Paris : Klincksieck.
- REGNIER DESMARAIS abbé (1705). *Traité de la grammaire française*. Paris : Jean Baptiste Coignard.
- RESTAUT P. (1732 [1730]). *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*. Paris : Le Gras, Lottin, Desaint et Chaubert.
- RESTAUT P. (1745 [1732]). *Abrégé des principes de la grammaire française*. Paris : Desaint.
- RIEGEL M., PELLAT J.-Ch., RIOUL R. (2021 [1994]). *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- RUWET N. (1967). *Introduction à la grammaire générative*. Paris : Plon.
- STOSIC D., FAGARD B. (2019). Les prépositions complexes en français : pour une méthode d'identification multicritère. *Revue romane* 54(1), 8-38.
- TOGBEY K. (1965). *Structure immanente de la langue française*. Paris : Larousse.
- Usito*. Sous la direction d'Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE, de Pierre MARTEL et de Chantal-Édith MASSON, et avec le concours de Louis MERCIER [site Web]. Les Éditions Delisme. <https://www.usito.com/dictio>

- VAN DEN EYNDE K., MERTENS P. (2006). *Manuel d'utilisation du dictionnaire Dicovaleance*. Université de Leuven.
- VAN RAEMDONCK D. (1996). *L'adverbe français. Nature et fonctions*. Thèse. Université libre de Bruxelles.
- VAN RAEMDONCK D. (2001). Adverbe et préposition : cousin, cousine ? *Travaux de linguistique*, 42/43, 59-70.
- VAN RAEMDONCK D., DELATAILLE M., MEINERTZHAGEN L. (2015 [2011]). *Le sens grammatical. Référentiel à l'usage des enseignants*. Bruxelles : Peter Lang.
- VANDENDORPE Ch. (1990). Paradigme et syntagme. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée*, 9/3, 169-193.
- WAILLY N. F. de (1772 [1754]). *Abrégé de la grammaire française*. Paris : Barbou.
- WIERZBICKA A. (1993). A conceptual basis for cultural psychology. *Ethos* 21(2), 205-231.
- WILMET M. (2010 [1997]). *Grammaire critique du français*. Bruxelles : De Boeck – Duculot.
- WILMET M. (2007). *Grammaire rénovée du français*. Bruxelles : De Boeck & Larcier.
- ZRIBI-HERTZ A. (1984). Orphan prepositions in French and the concept of null pronoun. *Recherches linguistiques* 12, 46-91.